



SORTIR DE L'INVISIBLE



Une analyse de Justine Duchesne



Table des matières

Introduction 01

Une histoire, des histoires, une vie, des vies 02

L'entrée en alphabétisation 04

Impact de la formation 06

D'un geste, la formation fait le reste 12



SORTIR DE L'INVISIBLE

LIRE ET ÉCRIRE EN WALLONIE
DUCHESNE JUSTINE
DÉCEMBRE 2025

Soralia, Hana, Mariama, Elena¹, et bien d'autres sont des femmes d'origines maghrébines, péruviennes, libanaises, arrivées en Belgique il y a quelques années. Toutes suivent une formation en alphabétisation. Elles se retrouvent en journée, pour apprendre ensemble. Elles évoluent en groupe, soudées. Elles font face aux difficultés d'un apprentissage des savoirs de base qui, sans le socle scolaire, se révèle un réel défi de tous les jours. Il faut apprendre à apprendre. Il faut réactiver la concentration. Il faut emmagasiner un vocabulaire nouveau. Il faut s'approprier une culture de la langue, de la grammaire, en plus de la culture d'un pays qu'elles ne connaissent encore que peu.

Déterminées, elles sont présentes malgré les épreuves qu'elles ont vécues et qu'elles vivent encore. Elles veulent apprendre. Pour sortir de l'ombre. Pour ne plus se sentir dépossédées de leur vie. Pour sortir de l'invisible.

Dans cet article, nous nous attarderons, dans un premier temps, sur quelques éléments clés du parcours biographique de ces femmes. Ceux-ci seront notamment sélectionnés afin de faire écho à l'impact qu'ils peuvent avoir sur la façon d'être de ces dernières en formation en alphabétisation. Nous chercherons ainsi à mieux comprendre comment leur trajectoire sociale au travers de leur histoire de vie a eu une incidence sur leur expérience actuelle en alpha.

Dans un deuxième temps, nous présenterons quelques éléments déclencheurs qui semblent les avoir menées vers la formation.

Enfin, en troisième partie, nous nous attarderons sur les effets que cette formation a pu susciter chez ces femmes, qui, depuis toute jeunes, semblent avoir incorporé des schémas comportementaux ayant un impact sur leur posture, leur façon de parler, de ne pas s'imposer, de sourire pour la bienséance, d'agir dans l'ombre. En cela, l'entrée en formation représente un réel tournant dans leur vie. Nous le verrons, de ce tournant émanent des « grands riens » qui font désormais toute la différence.

¹ Les prénoms cités dans cet article sont tous des prénoms d'emprunt.

Une histoire, des histoires, une vie, des vies

Soralia, Hana, Mariama, Sibel et Eva ont comme point commun la migration. Toutes sont parties de leur pays d'origine pour être accueillies en Belgique, terre d'accueil qui, après quelques années de côtoiement, continue de représenter une conquête d'appropriation pour elles.

Ces dernières ont pour la plupart quitté leur pays natal, afin de venir rejoindre leur mari, vivant déjà en Belgique. Leur « nouvelle » vie a ainsi été essentiellement initiée au travers de cette relation conjugale qui les a menées à découvrir les différentes sphères de la société en binôme, presque jamais seule. Leurs maris respectifs étaient en général en avant-garde des démarches administratives à réaliser pour « obtenir les papiers », des contacts pour l'école des enfants, des démarches pour le travail, etc.

Quand on demande à Sadia comment elle est arrivée en Belgique, cette dernière nous répond :

« C'est après, après avoir les papiers, [mon mari] a envoyé les papiers. Il a donné le visa et après, [je suis] venue ici. »

Salia, quant à elle, met l'accent sur la dépendance qu'elle vit au jour le jour par rapport à son partenaire de vie :

« Toujours, quand j'ai besoin d'aller à la commune, à l'hôpital, c'est toujours mon mari. Mon mari demandait au chef de travail pour [aller] le lendemain, pour arriver en retard : "pour aller avec ma femme à l'hôpital, à la commune". »

La plupart ont eu des enfants assez jeunes et ont ainsi essentiellement développé leur espace de socialisation au travers de la famille, de la belle-famille pour certaines, et sont presque exclusivement restées à la maison, pour prendre soin de leur progéniture et de leur foyer, durant leurs premières années d'intégration en Belgique.

Comme l'exprime en rigolant Hana, lorsqu'elle s'aventure les premières fois en dehors de ses murs :

« Au début j'ai dit : "si je sors, je [ne] saurai pas retourner à la maison" ! »

Deux d'entre elles marquent cependant l'exception. L'une s'est retrouvée à travailler « à la sauvette », dans les rues de Bruxelles peu de temps après son arrivée en Belgique. Sa relation conjugale a notamment été marquée par de la violence et une rupture qui s'en est suivie, ce qui l'a effectivement menée à devoir se débrouiller seule pour subvenir aux besoins de ses enfants. Selena a également vécu de la

violence au sein de son couple et a décidé de divorcer lors d'un retour « au pays », comme elle le dit. Elle a ainsi dû prendre à sa charge les nécessités du quotidien pour sa fille et pour elle-même et a effectué une série de petits boulots, toujours en lien avec des compétences jugées « féminines », comme le nettoyage ou encore le travail avec la petite enfance...

Aucune n'est allée à l'école dans son pays d'origine. Lorsque nous leur demandons « pourquoi », elles invoquent plusieurs raisons : la distance entre le domicile et l'établissement scolaire, la peur des parents de laisser leur enfant (fille qui plus est) effectuer une telle distance, la guerre pour l'une d'entre elles et enfin, la précarité ne permettant pas d'acheter le matériel scolaire nécessaire.

« L'école ça ferme à cause de la guerre. Et plus je [me] suis mariée jeune. Je [me] suis mariée à 14 ans », indique Sibel.

« [C'était] l'école marocaine. [J'ai eu] beaucoup d'arabe, du français, un petit peu, parce que c'est marocain. [Mais] moi, je suis partie. Parce que, du coup, c'est loin. Mon père, il a peur. Il a dit : "moi, j'ai peur pour toi parce que c'est loin". Alors, je suis partie », explique Eliane.

« [Après la mort mon père], j'ai habité avec ma grand-mère (...). Après, j'ai dit à ma grand-mère : "j'ai besoin d'entrer à l'école. (...) Ma grand-mère m'a répondu : "je ne suis pas ta maman." C'est pour ça que j'ai parlé à maman, j'ai dit : "je prendrai école ?", [elle a répondu] : "Oui". C'est pour ça que je suis rentrée à l'école. Elle m'a laissée 6 mois. Puis, on n'a pas acheté les cahiers. J'ai demandé à ma grand-mère d'acheter les cahiers. [Elle m'a répondu] : " je ne suis pas ta maman !". Je [ne] peux pas étudier comme ça, [je me suis dit]. Après, j'ai rencontré une autre madame qui m'a dit : "tu peux travailler". J'ai été travailler. Je donnais l'argent à ma maman », explique également Mariama.

Leur vie semble ainsi caractérisée par le don de soi, pour la famille, mais également par des attitudes d'effacement face aux autres, tant leurs besoins semblent généralement passer au second plan au profit de leur entourage.

L'isolement est également prégnant dans leur parcours. Leur cercle de contacts se limitant essentiellement à la parentèle proche, et leurs déplacements journaliers se révélant majoritairement rythmés par le métro-école-dodo. Elles ne sortent donc généralement pas d'un espace connu, sécurisant pour certaines, enfermant pour d'autres.

Avant la formation, leurs connexions avec la société belge se vivaient donc principalement au travers de leurs enfants, ou de leur mari.

Comme le formule Soralia, lorsqu'elle évoque sa grossesse, peu après avoir migré d'Espagne vers la Belgique :

« Moi je [ne] connais rien rien. Mon mari travaille, moi je suis à la maison ! Je [ne] sais rien du tout. J'habitais [en] Espagne. Je pense : "peut-être je vais accoucher".
Le docteur toujours il parle avec mon mari. Moi je [ne] sais rien... »

Ces quelques points de convergence entre leurs histoires de vie multiformes ont tous eu un impact sur leur expérience actuelle en alphabétisation. Mais également, sur leur rapport aux autres, à la société belge, ainsi que sur leur attitude personnelle et leur façon d'être en tant que femme, jusque-là souvent cantonnée dans des sphères « invisibles² ».

L'entrée en alphabétisation

Pour Souelia, Mariama, Saida, et les autres, c'est un temps d'accalmie dans leur vie bien remplie de femmes au foyer qui leur a permis de faire germer l'idée de suivre une formation. Typiquement, c'est lorsque les enfants ont grandi et sont devenus plus autonomes qu'elles se sont autorisées à laisser éclore leur désir de s'ouvrir sur une nouvelle langue et sur la société qui la véhicule³.

En témoigne Mariama :

« (...) Après comme j'ai fini mes enfants, j'ai dit : "j'ai envie d'aller à l'école, j'ai [besoin d'] apprendre à lire et écrire."
- Quand tu avais les enfants, ce n'était pas possible ?
- Non, c'était trop. J'ai essayé avec eux petits, mais je n'arrivais pas. Alors j'ai laissé tomber. »

C'est donc notamment lorsqu'elles se sont retrouvées seules à la maison, les enfants à l'école et le mari au travail, qu'elles semblent avoir réellement entamé les démarches afin de chercher un endroit pour suivre une formation.

² Cette invisibilité peut se situer à différents niveaux : mères au foyer, elles effectuent du travail invisible au quotidien. Elles se placent dans une posture de dévotion telle que leur personne entière semble s'effacer au profit des autres. Évoluant essentiellement dans un cadre domestique, elles sont également peu visibles de la société d'accueil. Cette invisibilité semble également caractéristique des mères au foyer récemment immigrées. Comme nous pouvons le lire dans un article de M. Duval : « les mères au foyer récemment immigrées vivent généralement isolées de la société, elles sont peu visibles, ce qui ne contribue pas à les faire connaître. »
DUVAL M., Être mère au foyer et récemment immigrée à Montréal : quelques résultats d'une étude exploratoire sur la situation des femmes d'origine vietnamienne, haïtienne et salvadorienne, In Nouvelles pratiques sociales, Vol. 5, N°2, 1992.

³ La plupart des femmes parlent d'« apprendre le français ». Elles semblent utiliser ces termes car c'est la découverte de la langue du pays d'accueil qui les a premièrement menées à passer le pas de la porte de Lire et Écrire. Cependant, en alphabétisation, au-delà de l'apprentissage de la langue, il s'agit bien d'un apprentissage des savoirs de base non acquis à l'école.

L'une s'est vue renseignée par sa voisine, l'autre par sa belle-sœur. Pour une autre encore, c'est sa fille qui l'a menée jusqu'aux locaux de Lire et Écrire. Seule l'une d'entre elle a été explicitement orientée par une institution lorsqu'elle cherchait du travail. Toutes les autres semblent avoir été orientées par des contacts privilégiés, des amis d'amis, le « ouï dire ».

« C'est ma voisine belge. Celle à côté de moi. Et voilà, elle m'a dit : "Eva, il y a l'école ici à Tubize. Tu peux aller. Il y a les cours pour apprendre le français et tout ça". Et j'ai dit : "oui". Et après, je viens ici. Je viens avec la voisine », explique Eva.

Quant à Sybelle, c'est le Forem qui l'a orientée, après une expérience de travail peu fructueuse, en tant qu'article 60 :

« J'ai travaillé à la crèche, comme nettoiyante. C'était [un] contrat article 60. Quand j'ai terminé, ils ne me voulaient pas. Et je n'avais pas d'autre solution. "Qu'est-ce que je devais faire ?" Alors j'ai été au FOREM (...). Ils m'ont demandé : "tu sais lire et écrire ?" J'ai dit : "non." Et ils m'ont dit : "c'est mieux de rentrer ici, à l'école, pour apprendre à lire et écrire." »

À l'époque, lorsqu'elles ont initié les démarches afin de suivre une formation, l'idée semblait premièrement celle d'apprendre la langue du pays d'accueil.

Derrière ce souhait paraissaient néanmoins se dessiner d'autres désirs tels que celui de mieux comprendre l'environnement dans lequel elles évoluent, de pouvoir se débrouiller seules, ou encore plus concrètement, de passer le permis de conduire, d'obtenir un travail ou de pouvoir s'exprimer face au docteur, lors de rendez-vous à la commune, de savoir quelle posture adopter lorsqu'elles recevaient des lettres, des papiers importants à signer, etc.

En bref, la majorité paraissait émettre la volonté (même si elles ne le formulaient pas explicitement de cette façon) d'être plus autonomes au quotidien.

Pour bon nombre d'entre elles, l'apprentissage en alphabétisation semble également le déclencheur d'une vie où le foyer ne prend plus toute la place. Le début, de tout autre chose.

« Mon enfant il a dit : "tu peux apprendre le français avec nous." Parfois, je parle avec eux. Mais [j'ai dit] : "je vais aller à l'école. Comme ça, j'oublie la maison, j'oublie" », insiste Loulia.

« Ici, ça donne du courage, de la confiance. Toi ici, toi, [tu es] comme tout le monde. Marocain-belge, [il n'y a pas de différence]. Ça donne de la force. Oublier la maison, le ménage tout ça... Pour apprendre ! C'est pour moi. Pas pour mes enfants, [pas pour] mon mari, c'est pour moi », affirme Soralia.

Impacts de la formation

Outre l'aspect d'acquisition de compétences de base, ces femmes semblent avoir vécu des changements intérieurs, des bouleversements de leur personne ou de la façon dont elles se percevaient elles-mêmes.

À la lumière des entretiens menés, une série de « grands riens extraordinaires » sont apparus dans la vie actuelle de ces dernières.

Difficilement saisissables dans une optique de quantification, « ces grands riens » représentent néanmoins un cheminement inouï pour celles-ci. D'autant plus si on les situe à l'aune de leur parcours de vie.

Globalement, nous pouvons remarquer que la formation leur a permis de sortir de leur quotidien, de transformer leur regard sur leur propre personne, de développer la confiance en elles, ainsi qu'en leur capacité de faire les choses seules. Et ça, ce n'est pas rien du tout !

Plus précisément, ces « grands riens extraordinaires » peuvent prendre différentes formes, se présentant ainsi comme des effets de la formation sur leur vie :

1. Elles sortent de l'isolement.

Il faut entendre l'isolement comme le fait de se sentir « coupé du monde », de la société et des différents espaces qui la composent.

Pour les femmes migrantes évoluant principalement dans un espace social restreint, isolement et dépendance peuvent fortement s'entrecouper, renforçant d'une certaine façon l'inégalité des positions au sein du ménage.

Comme l'écrit M. Duval, en parlant de l'expérience de mères au foyer récemment immigrées au Québec : « *au-delà de la dépendance économique et juridique, c'est la dépendance engendrée par l'isolement social qui semble frapper le plus durement ces mères. Quand elles n'ont pas de parentes immigrées comme elles et vivant à proximité, leurs contacts à l'extérieur du foyer sont surtout médiatisés par le conjoint ; une telle situation non seulement limite les possibilités d'intégration tant à la communauté ethnique qu'à la société d'accueil, mais également renforce le pouvoir de l'homme sur sa conjointe*⁴. »

⁴ DUVAL M., op.cit., p. 154.

Ce court extrait fait ainsi fortement écho aux discours des interviewées qui semblent effectivement ne vivre leur vie, en dehors du foyer, que par l'intermédiaire de leurs enfants (pour les plus grands) ou de leur conjoint.

« Toujours, quand j'ai besoin d'aller à la commune, à l'hôpital, c'est toujours mon mari », nous dit Sadia.

« La première chose, quand je suis arrivée à Tubize, c'est difficile pour moi. Il n'y a pas de bus, ni de train comme à Bruxelles. Il n'y a pas de métro. Je suis perdue. Il n'y a pas de voiture. Je n'ai pas de voiture. Je n'ai rien. Il n'y a pas de permis. Et après, les enfants sont tous petits. Mon mari travaille. J'ai envie de faire des courses, je n'y arrive pas. Il faut attendre mon mari qui sera là le week-end, à la maison », indique Soralia.

Ainsi, au regard d'une expérience de vie fortement dépendante d'une relation conjugale holistique, la formation semble avoir représenté, pour ces femmes, un chemin vers une ouverture nouvelle. Une façon de découvrir un univers autre que l'espace domestique et de « se donner du courage » pour le faire.

Pour Mariama, venir en formation lui procure effectivement de la force pour la journée. C'est une motivation en soi, dès le matin :

« Je [me] lève le matin, j'ai le courage d'aller à l'école (...) J'ai l'énergie. Je suis énergique, comme [quand] je fais du sport. Quand j'étais à la maison, là, toujours fatiguée. Je suis fatiguée. »

Pour Hana, c'est une façon utile et valorisante de sortir de la boucle cloisonnée école-maison-dodo. Elle valorise son investissement en formation, d'autant plus que ça lui permet de s'extraire de cette « routine sans fin » :

« Une année, je suis restée avec mon fils à la maison. (...) Après, je suis partie à l'école pour déposer mes enfants. Mais toujours l'école jusqu'à la maison, il n'y a pas de changement. L'école à la maison, le supermarché. Et après, mon temps s'est augmenté, c'est moi [qui suis] partie pour étudier à l'école. »

Enceinte, elle décide d'ailleurs de continuer à suivre la formation, malgré sa fatigue, tant cet espace-temps était important pour elle :

« Moi je suis enceinte, mon mari a dit : "comment tu vas faire ? Comment tu vas faire et tu vas aller à l'école ?" Je [suis] partie à l'école. Je veux apprendre ! C'est ça qui donne beaucoup de courage. Rester à la maison, je [ne] comprends rien ! "C'est compliqué pour toi", a dit encore mon mari et j'ai dit : " non, non, non, je veux sortir et [je suis] allée à l'école !" »

2. Elles prennent conscience de leur capacité à faire par elles-mêmes. Elles y croient et ça fait toute la différence.

« Plus elles vivaient des expériences de réussite, plus elles reprenaient confiance en leur potentiel⁵ », écrivent Lise Savoie et Jeanne d'Arc Gaudet, en parlant de trajectoires sociales de femmes engagées dans un processus d'alphabétisation.

C'est exactement ce que semblent vivre les femmes interviewées au fur et à mesure de leur investissement en alphabétisation.

Petit à petit, au rythme de micro-réussites quotidiennes, elles semblent avoir pris conscience de leur capacité et de leur possibilité d'agir par elles-mêmes et ce, pour toute une série de démarches.

Cette notion de « gain de réussite » n'est cependant pas la même pour chacune d'entre elles. Pour certaines, la réussite est déjà marquée par une amélioration de leur capacité de lire, écrire, comprendre des mots en français, à l'oral ou à l'écrit.

Pour d'autres, l'exploit (car ces réussites sont des exploits !) va plus loin encore. Soralia a réussi son permis de conduire, à la deuxième tentative. Elle nous relate tout l'investissement qu'elle a pu mettre dans cette démarche :

« Je l'ai eu, le théorique. Après, j'ai roulé un petit peu. J'ai fait l'auto-école et en 2019, j'ai passé le pratique. Première chose, [l'accompagnatrice] m'a fait peur. Elle me demande : "tu lis les plaques". Et elle m'a dit : "si tu ne sais pas lire, tu n'auras pas ton permis." Après, je suis venue chez [la formatrice]. J'ai pleuré. Je lui ai dit : "il faut que je sache lire. Je ne sais pas lire..." Elle m'a dit : "c'est quoi le panneau qu'on te demande de lire ?". [Je lui ai répondu] : "ça et ça et ça." Elle m'a dit : "tu dois étudier ça." Après, elle m'a montré. Elle m'a écrit. J'ai lu, lu, lu. Je retiens les lettres. Après, quand j'ai passé le permis, [l'accompagnatrice] me dit : "prends là et là". Après, je retiens directement. Première lettre, "Nivelle", avec "N". Je dis [dans ma tête] : "oui, c'est Nivelle. Je vais par-là !" Par exemple, Soignies, avec "S". Je vais aller par là. Je ne sais pas lire tout. [Mais] je retiens dans ma tête. Après, je l'ai eu ! »

Cette réussite est ainsi souvent marquée par un évènement particulier : « le jour où elles ont réussi à ».

Comme Eva nous l'explique, non sans une certaine fierté :

⁵ L. SAVOIE et J. d'ARC GAUDET, Le rapport entre le monde de l'enfance et la démarche d'alphabétisation des femmes : une analyse féministe, in Formation professionnelle et identité, n°1, vol. 26, 2013, p. 40.
En ligne sur : <https://www.erudit.org/en/journals/rf/2013-v26-n1-rf0700/1016895ar/>.

« Moi ça [c'est marqué] dans ma tête, jamais de ma vie, j'ai oublié. Une fois, je suis sortie au magasin, pour faire la carte [de fidélité]. [On m'a demandé] : "le prénom, l'adresse mail, etc." J'ai dit : « là, mon mari ! »
Et la personne a dit : « non, c'est toi, c'est à toi ! »
J'ai dit « oui d'accord ». Je cherche la carte d'identité.
Et elle a dit : "non, non, non, tu peux le dire."
Et j'ai tout dit ! Je me suis dit [dans ma tête] : " bravo Eva !" J'ai dit : "prénom, numéro de GSM, nom de famille." Mais le "nom de famille", j'ai pas compris. J'ai échangé "prénom" et "nom". Elle a dit : "prénom", j'ai dit : "nom" et "nom", j'ai dit : "prénom." Puis l'adresse et tout ça. »

Pour toutes, la combinaison entre l'acquisition de compétences, et le gain de confiance en leur potentiel qui l'accompagne, semble marquer un tournant dans leur façon de se positionner au sein de la société. Car, au fur et à mesure, le monde qui les entoure apparaît comme un vaste terrain de mise en pratique. Elles s'ouvrent sur un champ inexploré jusqu'alors : une société qu'elles sont amenées à décoder, petit à petit.

Désormais, elles osent. Elles osent parler, interagir. Elles osent demander quand elles ne savent pas. Elles osent s'exprimer. Et ça, comme « grand rien », c'est tout bonnement extraordinaire !

Comme Elena l'exprime, en évoquant son fils qui la reprenait sur sa façon de parler :

« À la maison (...) mon fils, il me dit : "maman, mais c'est pas comme ça, c'est comme ça". Alors, je sais, j'avais pas confiance en moi. Avant. Maintenant, je fais confiance, un petit peu. J'ai le courage, je parle. Avant, je veux parler, mais j'avais pas confiance. Je [me] dis : "c'est pas comme ça".
Parce que j'ai peur qu'il y ait quelqu'un qui rigole de moi. Mais après, ça va, [maintenant] je suis contente. J'ai le courage. Même, je [me] dis que c'est pas bien. Voilà, [tant pis, je parle]. »

Peu importe si la société leur renvoie leurs lacunes, elles essaient et ne restent plus en second plan, à attendre passivement qu'on « gère leur vie à leur place ». D'une posture « passive », elles passent ainsi à une contenance plus assurée dans leurs rapports aux autres. Elles qui évoluaient beaucoup dans l'invisible⁶, s'effaçant souvent au profit de ceux qui les entourent.

⁶ À l'aune de leur parcours, nous pourrions facilement déclarer que l'entière des interviewées évoluent dans une sphère sociale relative au « care » (que ce soit familiale ou professionnelle). À cet égard, en abordant la notion de « care », Pascale Molinier le qualifie notamment de « savoir-faire » discret. Elle l'identifie comme un art d'ajustement à des situations toujours particulières qui le caractérise et en signe aussi l'invisibilité ou la discrétion.

P. MOLINIER, Au-delà de la féminité et du maternel, le travail du care, in *Champ psy* 2010/2, n°58, p. 165. En ligne sur : <https://shs.cairn.info/revue-champ-psy-2010-2-page-161?lang=fr&tab=bibliographie>.

3. Elles se réapproprient leur vie. Grâce au savoir, elles prennent du pouvoir sur leur existence.

« Elles réussissent à développer leur pouvoir d’agir grâce à une prise de conscience quant à leur capacité de prendre des décisions pour elles-mêmes, de revendiquer ce qu’elles considèrent comme bien pour elles et de prendre la parole⁷ », écrivent de nouveau Lise Savoie et Jeanne d’Arc Gaudet.

Oser. Cette posture est essentielle dans le parcours de ces femmes interviewées et est déterminante pour la suite de leur cheminement.

C’est à partir de là, que Mariama, Leyla, Atifa et les autres ont, progressivement, pris conscience d’elles-mêmes, de leur potentiel, mais également du simple fait qu’elles pouvaient et qu’elles savaient désormais « faire seules ».

Beaucoup soulignent ainsi le changement sur le plan de leur autonomie.

Mariama, par exemple, s’approprie une partie financière auparavant réservée à son conjoint. Elle repère désormais le prix des courses et compare afin de trouver le produit le moins cher :

« Mais avant, je connais pas le prix. Je vais au magasin, je remplis la charrette, je m’en fous du prix, je ne regarde pas. Maintenant, non, maintenant, je fais attention.

Je regarde combien ça coute. C’est moins cher, c’est cher, c’est pas cher (...) Pour ne pas avoir des problèmes. J’ai dit : “non, non, non, je regarde le prix”. Je calcule. Pour de vrai, je regarde les promos, je regarde ! »

Stefania, quant à elle, va retirer de l’argent seule :

- « Si j’ai besoin d’avoir de l’argent, je vais à la banque ou à la poste, je les demande : “donne-moi, par exemple, 100 euros, 200 euros, c’est bien. Je donne la carte et...

- C’est lui [ton mari] qui va chercher ?

- Non, non, moi. Non, non, avant, avant, c’était lui. (...) Maintenant, tu vois, je paie tout avec la carte ! »

Eva exprime également furtivement son gain d’autonomie, un sourire aux lèvres :

- « Quand il y a des papiers, tout ça, en général, c’est toi qui fais à la maison ou c’est lui [ton mari] ? »

- « Maintenant, les deux ! », nous dit-elle, sur un ton affirmé.

⁷ L. Savoie et J. d’Arc Gaudet, op.cit., p. 32.

Pour Eliana, le simple fait d'être allée seule chez le médecin, sans son mari, lui a permis de se rendre compte qu'elle était capable de comprendre et de s'exprimer par elle-même :

« Quand je vais chez le docteur, je suis toujours avec mon mari.
Le docteur un jour m'a dit : "tu parles toujours avec ton mari. Tu veux parler ?"
J'ai dit : "oui, mais problème, docteur, si tu dis quelque chose, moi, je n'ai pas compris. J'ai peur. C'est mieux, mon mari".
Et il a dit : "comme ça, tu ne vas jamais parler". [Après] le docteur m'a dit, "non, tu vas venir toute seule".
Quand il a parlé, il m'a demandé : "tu as compris ?".
J'ai dit : "oui j'ai compris". Et il m'a dit : "tu vois, c'est comme ça que tu vas parler.
Continue comme ça, laisse ton mari dehors (rires !)" »

Dans la même veine, Georgia renchérit :

« Pour aller à l'hôpital, maintenant, je sais faire toute seule. Mon mari a dit : "je viens avec toi !", "Non maintenant, je sais ! Tu restes dans la voiture !", j'ai répondu (rires). »

En filigrane, ce sont les rapports qu'elles entretiennent au sein d'un espace social intime qui sont amenés à changer, ainsi que leur rapport aux autres plus globalement.

Si auparavant, elles se révélaient presque exclusivement dépendantes de leur conjoint, elles sortent petit à petit de cette relation de subordination pour reprendre du pouvoir sur leur existence. Par effet rebond, cette conscience en leur capacité peut notamment les amener à remettre en question leur rôle de mère, d'épouse et de ménagère. À tout le moins, la vie domestique ne représente plus l'unique sphère de valorisation pour ces dernières.

Comme l'exprime d'ailleurs Soralia qui en vient à « lever le pied » à la maison, afin de dégager du temps pour sa formation :

- « C'est un peu difficile, avec 5 enfants, et la maison, pour venir.
- Comment tu fais ?
- Maintenant, je laisse tomber la maison. Il faut que j'avance. J'ai besoin.
- Et tu laisses tomber quoi à la maison ?
- Par exemple, le ménage. Je dis, je vais faire ce que je veux. Il est là, il m'attend. Je ne fais qu'à manger. »

Des « grands riens » qui font pourtant tout !

La plupart sont ainsi dans un processus d'autonomisation important, les menant au fur et à mesure, à sortir d'une relation de dépendance vis-à-vis d'un tiers.

Quelques-unes envisagent la suite avec plus d'assurance et ont ainsi des perspectives plus claires se dessinant pour la suite.

« Après, je cherche un travail. Après la formation, je vais faire un petit travail parce que les choses ont changé beaucoup, dans la vie. Pour aider mon mari et pour mes enfants, ils sont encore petits », exprime Hana.

D'autres ont simplement la satisfaction d'améliorer continuellement leur capacité de lecture et d'écriture, renforçant dès lors leur estime d'elles-mêmes. Ce qui, en soi, représente une avancée notoire lorsqu'on pose un regard depuis leurs débuts en formation.

D'un geste, la formation fait le reste

Si le cheminement en alphabétisation est unique pour chacune de ces femmes, l'entrée en formation a représenté, pour toutes, un point de rupture par rapport à leur vie d'avant. D'effacées, elles semblent s'être affirmées. D'invisibles, elles ont osé et semblent avoir endossé un nouveau rôle social : celui de femme en société, en dehors du foyer et des servitudes qui l'accompagnent.

S'intéresser aux histoires de vie de ces femmes en alphabétisation, c'est aussi mieux comprendre comment elles se positionnent dans un groupe, comment elles intègrent les savoirs, mais également comment elles vivent un processus de changement les menant à revisiter leur rapport à elles-mêmes et à la société.

Aussi subtil soit-il, ce changement a de la valeur, bien qu'il ne soit en rien quantifiable. Flou, incertain, éphémère parfois, celui-ci a néanmoins des répercussions claires sur la façon dont ces femmes se perçoivent et se rendent compte de leur capacité.

C'est au travers d'une sorte de fil évolutif graduel qu'elles s'autorisent peu à peu à se laisser éclore, faisant dès lors apparaître ces « grands riens extraordinaires » (des postures, des gestes, des regards, des réussites), comme des coups d'éclats de la formation sur leur vie.

Leur évolution se vit et se définit patiemment, compte tenu de leur parcours et de leur expérience de vie, des schémas sociaux qu'elles ont incorporés et avec lesquels elles sont amenées à composer, tirillées parfois entre leurs rôles de mères, de femmes et d'apprenantes en alphabétisation.